

Québec français



D'une décadence à l'autre

Georges Desmeules

Numéro 113, printemps 1999

D'une décadence à une autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

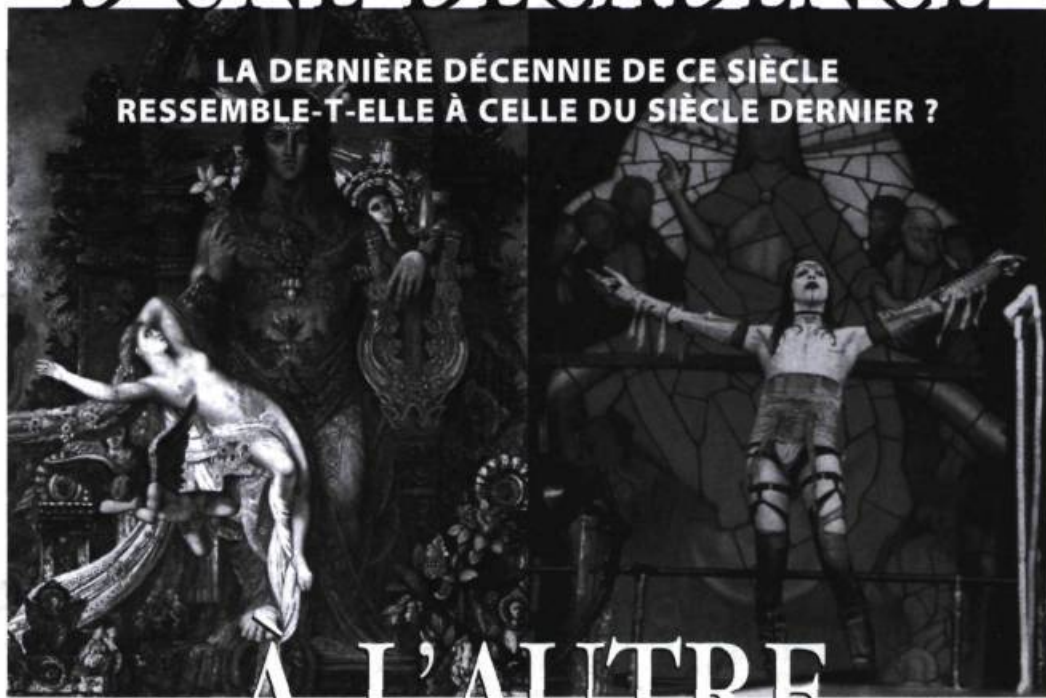
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desmeules, G. (1999). D'une décadence à l'autre. *Québec français*, (113), 66-67.

D'UNE DÉCADENCE

LA DERNIÈRE DÉCENNIE DE CE SIÈCLE
RESSEMBLE-T-ELLE À CELLE DU SIÈCLE DERNIER ?

GUSTAVE MOULOU, JIFFIER ET SÈMÉL, 1914. PARIS. MARTIN MANSON, ROLLING STONE, DÉCEMBRE 1997.

A L'AUTRE

PAR GEORGES DESMEULES

Ou, pour paraphraser Joris-Karl Huysmans, l'auteur emblématique du mouvement décadent de la fin du XIX^e siècle, peut-on affirmer que « les queues de siècle se ressemblent » ? En effet, les années que nous vivons, celles de la dernière décennie non seulement du siècle mais du millénaire (on l'a assez dit), rappellent à bien des égards celles qui concluent le siècle précédent. La situation paradoxale de l'Amérique d'aujourd'hui, à la fois première puissance indiscutée de la planète, mais également porteuse d'un malaise moral et idéologique évident (l'actualité récente en fournit des exemples éloquentes ; dans la réalité comme dans la fiction, on assiste au *Déclin de l'empire américain*), recoupe celles de la France et de l'Angleterre au siècle dernier. L'Europe d'alors était hantée par des démons jumeaux de ceux de maintenant : des scientifiques annonçaient des changements climatiques globaux causés par une déperdition calorifique (une sorte d'effet de serre à l'envers). De même, la perte de confiance dans les dogmes religieux dominants a permis l'apparition d'innombrables sectes en quête d'une communion entre les valeurs occidentales et orientales. L'ambiguïté du rôle joué par la femme dans la société s'incarnait dans des personnages androgynes, évoquant à rebours certaines vedettes actuelles (pensons à Michael Jackson, à la récente fascination pour les voix androgynes rappelant les *castrati*, à Madonna habillée en homme et aux femmes faisant valoir leur musculature imposante), vedettes dont les traits de féminité et de masculinité se confondent souvent. Enfin, la syphilis existe désormais

sous la forme d'une nouvelle maladie vénérienne incurable¹... Comme aujourd'hui des maladies mortelles qui, aux yeux de certains, sont reliées à la décadence des mœurs.

Ces exemples suggèrent la pertinence de la formule de Huysmans. Si celle-ci s'avère exacte, on peut légitimement croire que le mouvement littéraire dit « décadent » de la fin du siècle dernier refait surface. Cette idée n'est d'ailleurs pas neuve ; beaucoup s'en faut. Comme le souligne Pierre Jourde, les études et les colloques sur la question se multiplient depuis une vingtaine d'années². Ainsi, lorsqu'on parle de décadence, il est d'abord question d'un mouvement littéraire qui se développe autour de quelques auteurs marquants : Huysmans, Jules Barbey d'Aureville, Villiers de l'Isle Adam, Stéphane Mallarmé, pour ne nommer que ceux-là. Ce mouvement trahit également une esthétique qui englobe tout à la fois le naturalisme et l'ensemble des courants littéraires de la modernité, à partir du romantisme³.

C'est pourquoi, toujours ponctuelle, la rédaction de *Québec français* vous propose une section littérature orientée autour de la thématique de la décadence pour entamer l'année 1999. Ne le nions pas, on ne peut passer à côté d'un sujet qui se situe précisément au cœur des préoccupations actuelles, donc tout à fait dans l'air du temps. Mais nous croyons également, et surtout, que l'étude de ce phénomène ouvre des avenues à la fois passionnantes et fructueuses pour des lectures, des analyses et un enseignement renouvelés d'œuvres contemporaines.

Petit précis décadent

Avant de présenter nos collaborateurs, un essai général de définition s'impose ; définition nécessairement ardue, peut-être, car la nature de la décadence demeure polymorphe. D'emblée, affirmons que la décadence est une forme de refus généralisé et qu'elle surgit à travers une opposition aux courants ambiants. Sa nature réside dans une « esthétique du second degré »⁴. Précisons ensuite qu'un des idéaux de la décadence se matérialise paradoxalement dans une union de pôles opposés. La nature y côtoie la culture, la pureté et la perversion sont juxtaposées, la féminité des personnages décadents se confond avec leur masculinité pour créer des entités androgynes. Bref, la décadence, en tant que notion, se fonde sur une dialectique.

Par conséquent, il y a dans la décadence un conflit entre romantisme et réalisme. Derrière cette opposition, se cache une interrogation plus large autour de la tension entre religion et science. Les œuvres décadentes s'interrogent sur la place et la pertinence dans nos sociétés de ces deux voies, qui y deviennent des thèmes centraux. La représentation artistique du monde prime également la nature ; la décadence conçoit l'art comme une façon d'embellir le réel, d'en montrer le caractère sublime, même dans ce qu'il a de plus laid. Pensons aux *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Ce recours au poète maudit permet également de souligner une des contradictions internes de la décadence, à savoir la misogynie qui se dégage de plusieurs de ses œuvres majeures. Si la décadence valorise les images androgynes, c'est peut-être qu'elle témoigne d'une crainte viscérale à l'endroit du féminin, une impression évidemment accentuée par le très faible pourcentage d'auteurs au siècle dernier, à quelque niveau que ce soit.

En outre, un pessimisme évident se dégage du mouvement décadent, pessimisme qui se concrétise par le biais d'une tonalité ironique et satirique servant à attaquer les formes convenues. Les œuvres décadentes (les plus « authentiques » dirait-on si authenticité et décadence ne formaient pas ensemble un oxymore) parodient fréquemment des formes antérieures et consacrées. Le roman le plus célèbre du mouvement décadent, *À rebours* de Huysmans, met ainsi en scène un personnage, Jean des Esseintes, qui fait un retour sur son existence en évoquant ses souvenirs littéraires⁵.

Modernité, symbolisme et décadence

Si on peut isoler deux thèmes centraux dans la littérature moderne, la quête d'identité et la volonté de subversion, il semble bien qu'on trouve aussi ceux-ci dans les œuvres décadentes. En effet, proches parentes en cela des œuvres romantiques marquées par le culte du « moi », les productions décadentes présentent des personnages qui se cherchent, aux prises avec une conscience de l'absurdité des contraintes qu'impose la vie en société. Ces défenseurs de l'idée selon laquelle les droits individuels dépassent en importance les droits collectifs vivront donc, conséquence logique de cette quête d'identité, une révolte à l'endroit de l'ordre établi. Volontiers provocants, excessifs, mais isolés et perturbés, les personnages décadents se rapprochent ainsi des protagonistes romantiques⁶.

On reconnaît encore plus aisément que la décadence renferme un certain nombre de caractéristiques propres au symbolisme. On y retrouve, notamment :

- le crépuscule de la culture occidentale,
- le renouveau du christianisme,
- le mysticisme,

- le satanisme,
- la quête de pureté,
- le « spleen »,
- la remise en question du « moi »,
- les craintes à l'endroit de la femme fatale,
- l'idéal de la beauté androgyne,
- le retour aux mythes des origines du monde⁷.

C'est donc dire que la décadence s'avère, en bout de course, une esthétique annonciatrice des idéaux de la modernité. Son étude permet, croyons-nous, de mieux comprendre notre époque et des œuvres d'ici et d'ailleurs.

Nos collaborateurs

On l'a répété à propos de la décadence, il s'agit d'une réalité polymorphe, mais pas nécessairement résistante à l'analyse, bien au contraire. Dans le présent dossier, nos collaborateurs en font d'ailleurs la démonstration éloquent. En premier lieu, Nathalie Fortin présente, dans « L'ère du symbole », une « Réflexion sur le symbolisme » et sur ses ramifications littéraires en l'opposant au réalisme. Elle y voit la source d'un foisonnement intellectuel qui coïncide justement avec la décadence. Hans-Jürgen Greif présente, quant à lui, une étude de la figure emblématique féminine de tout le XIX^e siècle : Salomé. Il explique fort justement comment cette représentation d'une « femme armée » prend tout son sens en fonction des idées centrales de la décadence. Nadia Beaudoin analyse pour sa part « les motifs décadents » chez Émile Zola, particulièrement dans *La curée*. Son étude confirme l'influence de la décadence hors des limites du mouvement proprement dit et relance la lecture de cette œuvre, tout à fait pertinente dans le cadre des études collégiales. Pour ne pas être en reste, je propose une ébauche de relecture de divers poètes québécois du XIX^e siècle. Je suggère alors non seulement l'appartenance d'Émile Nelligan à la décadence, mais bien l'influence (consciente ou non) de cette dernière au sein d'une part importante de la production poétique québécoise du siècle dernier. Enfin, Céline Gagnon étudie le phénomène de la décadence dans *La fille laide* d'Yves Thériault. Il s'agit ici d'une lecture nouvelle de ce roman, lecture dont les conclusions permettent de découvrir son étonnante modernité.

Bonne lecture !

Notes

1. David Weir étudie plus à fond cette question dans la postface de son ouvrage *Decadence and the Making of Modernism*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1995, 232 p.
2. Pierre Jourde, *L'alcool du silence. Sur la décadence*, Paris, Honoré Champion, 1994, 328 p.
3. Pour une étude des rapports entre décadence et naturalisme, voir Jean de Palacio, *Figures et formes de la décadence*, Paris, Séguiet, 1994, 312 p. [v. p. 75-83 et 224-229] ; pour une analyse du rôle des idées décadentes dans la modernité, voir David Weir, *op. cit.*
4. Pierre Jourde, *op. cit.*, p. 23.
5. Voir Jean de Palacio, « À rebours ou les leçons du rangement d'une bibliothèque », *op. cit.*, p. 203-212.
6. Pour une étude approfondie de cette idée, voir David Weir, *op. cit.*, p. 22-42.
7. À ce sujet, voir mon article « Traitements symbolistes du corps », dans *Québec français*, no 107 (automne 1997), p. 84-86 ; voir également Jean Clair et al., *Paradis perdu : l'Europe symboliste*, Montréal, Musée des Beaux-Arts de Montréal, 1995.